

EXPERIMENTATION ANIMALE: MORALEMENT ET SCIENTIFIQUEMENT INDEFENDABLE.

Par le D^r G. Lippert.

"Science sans conscience n'est que ruine de l'âme." Rabelais.

Connaissant très bien toutes les difficultés que l'animal éprouvera à répondre positivement à son expérience, **cette réponse étant dépendante d'un tas de facteurs totalement non-maîtrisables et encore moins quantifiables**, l'expérimentateur se met à la recherche du type d'animal - parfois même une nouvelle souche est créée pour la dite expérience - et établit un plan d'actions qui aboutira à une réponse qui ne pourra qu'être erronée, qu'elle soit celle que le chercheur attendait ou non. Il y a quelques semaines, le docteur Naiejé s'exprimait ainsi sur l'antenne de la RTBF (JT2), présentant les malheureux chiens fixant l'objectif au-delà des barreaux des cages: "De toute façon, personne n'en veut. Au lieu de les euthanasier pour rien, autant le faire après en avoir retiré le plus d'enseignements possibles."

Cette incohérente réflexion est on ne peut plus indicatrice des conditions et de l'état d'esprit dans lesquels seront confrontés, pour une expérience donnée, animal et chercheur. Que peut d'ailleurs bien espérer le chercheur d'un animal auquel les droits les plus élémentaires sont retirés, même celui de vivre ?

Le seul enseignement fiable qu'il pourra en retirer, c'est la dignité avec laquelle l'animal accepte la mort. Pour le reste, **pas le moindre des résultats obtenus, qu'elle que soit la nature de l'expérience, n'aura la moindre valeur scientifique**, parce qu'obtenu sur un animal placé dans des conditions absolument incompatibles avec les conditions de vie les plus élémentaires.

C'est là une des erreurs méthodologiques de base, ne tenant même pas encore compte de l'impossibilité physiologique de transposer les résultats d'espèce à espèce.

Mais, restons-en d'abord au **problème des conditions de vie**, ou de survie plutôt.

Ces animaux engagés, placés sur des surfaces froides et inertes, soumis à des conditions artificielles de vie, sont testés alors qu'ils ressentent profondément ces sentiments d'exclusion, de réclusion

et adaptent leur physiologie, tous leurs mécanismes métaboliques à ces conditions déjà pathologiques préalables aux expérimentations. Que tirer comme enseignement de telles expériences ? Comment penser pouvoir un jour adapter le résultat de telles expériences à l'homme, à part, bien sûr, si l'on pense que l'homme acceptera sans rechigner d'être placé dans les mêmes conditions "NON-animaux"...

Aucune substance médicamenteuse, aucune molécule aussi innocente soit-elle ayant obtenu dans de telles conditions des effets même interprétés comme miraculeux, ne pourra être jugée profitable parcequ'ayant été testée dans des conditions incompatibles avec la vie.

Le Docteur Dubos, chef de service au laboratoire Rockefeller dit dans son livre "Mirage de la santé":

"L'aisance et la sûreté avec lesquels Pasteur, Koch et leurs successeurs avaient provoqué à volonté la maladie chez des animaux cobayes, paraissent extraordinaires quand on pense aux difficultés souvent rencontrées au cours d'essais similaires tentés sur l'homme. Leurs succès ne semblent pas conformes au cours naturel des choses.

Le fait est que PASTEUR et KOCH ne s'occupèrent pas de cas naturels, mais bien plus d'états artificiels provoqués par leurs expériences. **Le savant ne peut reproduire la nature dans un laboratoire, même s'il le voulait, car l'expérience a pour but de forcer la nature à répondre aux questions imaginées par l'homme. Chaque réponse de la nature est donc plus ou moins influencée par le genre de question qui lui est posée.**

L'art du chercheur est de créer des modèles pour y observer certaines propriétés et activités d'un facteur qui l'intéresse.

Koch et Pasteur voulaient prouver que des micro-organismes pouvaient causer certaines manifestations de la maladie. Leur génie fut d'imaginer des situations expérimentales qui se prêtaient à une démonstration non-équivoque de leur hypothèse, situations

où la rencontre de l'hôte et du parasite suffirait pour provoquer la maladie. Après maints efforts et erreurs, ils choisissent les espèces animales, la dose de poison bacillaire et la manière de l'inoculer pour permettre à l'infection d'évoluer progressivement vers la maladie. Ces cobayes contractent toujours la tuberculose si l'injection du bacille se fait dans les conditions voulues; l'injection d'une quantité suffisante de virus rabique sous les méninges d'un chien provoque toujours des symptômes de paralysie. Grâce à un choix judicieux de systèmes expérimentaux, Pasteur, Koch et leurs successeurs réussirent à minimiser dans leurs tests l'influence de facteurs susceptibles de dissimuler l'activité des agents infectieux qu'ils voulaient observer."

Claude Bernard, lorsqu'il écrivait: "La méthode expérimentale ne se rapporte qu'à la recherche des vérités objectives, et non à celle des vérités subjectives", fait fi de l'individualité propre, de la spécificité de chaque animal, ne l'imaginant pas pouvoir réagir sensiblement à certaines situations, chacun d'entre eux ayant une capacité propre à répondre à ces stimuli.

Claude Bernard, qu'on dit être le père de la physiologie, confirme en ajoutant:

"Pour arriver au déterminisme des phénomènes dans les sciences biologiques comme dans les sciences physico-chimiques, il faut ramener les phénomènes à des conditions expérimentales définitives et aussi simples que possible."

Le chercheur, tout qualifié qu'il soit, voit donc l'animal comme un objet, comme un outil de travail. En tant que médecin vétérinaire, je peux, je dois, je sais le voir comme **un être vivant doué d'un esprit, d'une conscience et de sentiments.** (au pluriel !)

Le chercheur a, au contraire, besoin que l'image qu'il a - ou qu'on lui donne de l'animal - perpétue cette idée d'objet, de boîte à résultats manipulable à non-merci.

C'est ainsi que ces animaux sont entassés, qu'ils sont voulus on ne peut plus ressemblants pour leur enlever toute identité propre, pour confondre chaque individu dans la

masse. Ainsi, chaque animal non identifiable de l'extérieur devient un numéro dans un lot qui est lui-même numéroté. Avec ou sans numéro donc, l'animal finit par ne plus exister que par un ensemble de paramètres, que par quelques chiffres qui caractérisent les expériences auxquelles il est soumis, expériences qui, une fois conclues, laissent le chercheur tout aussi peu sûr de l'innocuité de sa nouvelle molécule pour l'homme qu'au tout début de ses bien hasardeuses investigations.

L'utilisation de l'animal dans l'expérimentation médicamenteuse permet de cautionner l'idée que l'homme n'est pas, comme pourraient le faire croire ces tas de petits rats, souris, lapins tous identiques, différent d'un individu à l'autre.

On peut d'ailleurs presque faire de cette "anecdote" un constat éthique pour l'homme, cette volonté de réduire l'homme à un individu reproductible, ce "clonage" étant sans doute tout profit pour le politicien. Il est en effet plus facile d'empiler des briques de même taille que des cailloux présentant parfois certaines aspérités.

L'animal connaît lui aussi, ces variations individuelles.

Elles ne sont pas reconnues chez des êtres aussi différents que des humains, alors que dire, qu'espérer pour l'animal ?

Et, avant de parler de différences entre espèces, et pour les prouver d'autant mieux, je voudrais insister sur la variabilité interraciale qu'on peut retrouver chez le chien, par exemple, car on observe dans l'espèce canine une multitude de races présentant des spécificités propres, chacune de ces races étant prédisposée à faire telle ou telle maladie plutôt qu'une autre, en fonction de sa constitution, de son TERRAIN.

Cette notion de "terrain", fondamentale pour les homéopathes et les acupuncteurs qui guérissent en rééquilibrant, ne se contentant donc pas de déplacer le trouble, de le camoufler ou d'en ajouter un ou plusieurs supplémentaires, permet d'exprimer la spécificité de chaque individu et de le guérir en respectant cette spécificité.

Un labrador, lymphatique, aura un métabolisme diamétralement opposé de celui d'un doberman, sanguin. L'un fera des maladies de stase aqueuse, l'autre au contraire montrera une prédisposition pour les troubles vasculaires. Un teckel hyperthyroïdien aura bien sûr un comportement tout différent de celui du cocker qui est plutôt son inverse, et leurs réactions à différentes substances médicamenteuses s'en ressentira bien évidemment.

Le boxer réfractaire à la maladie de Carré mais très sensible aux différentes formes de tumeurs, surtout cutanées, sera le pendant du berger allemand qui sera tout son contraire.

J'ai pris l'exemple du chien à dessein car on retrouve chez l'homme la même diversité de types de constitution et de tempérament qui fait que la seule vraie thérapeutique est une thérapeutique individuelle qui prend en compte les caractères propres de celui-ci et non ceux d'une collectivité.

Mais, hormis leur ressemblance toute relative, hommes et chiens, hommes et animaux, partagent-ils les mêmes processus métaboliques qui leur permettraient de réagir identiquement à des agressions extérieures ?

Loin s'en faut, et de multiples exemples le prouvent.

Mais, avant même de parler de ceux-ci, il est important de préciser que chaque animal - tout comme chaque homme d'ailleurs - a une capacité d'adaptation à la captivité, au stress, à des conditions normales, naturelles ou bien artificielles de vie qui lui est propre. Dès qu'un animal vit une situation qui n'est pas physiologiquement normale, c'est-à-dire propre à sa nature et à sa constitution, il s'installe une série de réactions, de barrages, d'adaptations qui sont propres à chaque individu et donc, non reproductibles.

Ces perturbations, inhérentes à un état de vie différent, en l'occurrence ici la captivité, amènent l'animal à avoir des réactions physiques, psychiques, métaboliques ne correspondant en rien à celles qu'il aurait s'il vivait dans son

milieu naturel. Et c'est sur de tels animaux, aussi dénaturés qu'il est possible, que des expériences sont réalisées dont les résultats seront, qui plus est, extrapolés à l'homme...

Comment envisager cette transposition des résultats d'expériences effectuées sur l'animal à l'être humain ?

Une femme traitée au Tofranil mit au monde un bébé malformé. Les expériences réalisées sur les animaux donnaient des résultats contradictoires: négatifs chez le rat, ils furent positifs chez le lapin. **Les conclusions des médecins chargés de cette recherche furent que, même si les expériences faites sur l'animal ont montré que le Tofranil pouvait être tératogène, il fallait considérer comme une coïncidence fortuite l'apparition de malformations chez le nouveau-né d'une mère traitée avec du Tofranil** et que l'on pouvait encore utiliser ce médicament sur la femme, tout en tenant compte du danger de suicide dans les états dépressifs... (Médecine et Hygiène, n°646, 17 juin 1964 p.559).

"Pouvons-nous avoir de meilleure preuve que les expériences sur les animaux sont inutiles comme guide pour les êtres humains, que ce fait prouvé, à travers les expériences, que certains médicaments qui n'ont pas produit de malformation chez les embryons d'animaux en ont produit chez les êtres humains, et que ceux qui ont causé des malformations chez les embryons d'animaux n'en ont pas causé chez les embryons humains?" Medical News, 18/6/1965.

Journal "Médecine et Hygiène" n°650, du 15/8/1964, p.659.

"Les D' Alcod et Bond, après avoir rapporté l'incidence de lymphosarcomes du thymus chez la souris femelle après l'emploi du pronéthanol (mais non chez le rat, le cobaye, le chien ou le singe), laissent alors la décision de l'emploi thérapeutique de cet agent dans des troubles cardiaques entre les mains du clinicien, après l'avoir averti de ces résultats expérimentaux."

Ces extraits, déjà assez anciens, sont bien sûr confirmés par des informations toutes récentes qui **démontrent, si besoin en était, les fondamentales différences qui empêchent définitivement toute transposabilité de résultats entre l'animal, quel qu'il soit, et l'homme, ainsi que le criminel laxisme dont s'entourent obligatoirement les conclusions trafiquées d'investigations sur animaux et sur hommes.**

The Eight Ciba Medal Lecture nous informe, dans une communication intitulée "Variations interspécifiques dans le métabolisme des agents toxiques extérieurs (xenobiotics)", du fait que certains de ces toxiques sont entièrement métabolisés chez certaines espèces, peu ou pas du tout chez d'autres, et par des voies fondamentalement différentes. Un exemple est le cas de la cyclohexamine qui est très peu métabolisée chez l'homme, le rat et le cobaye, mais qui se voit détruite pour un tiers chez les lapins. Un autre exemple est celui de la noréphedrine qui est à peine métabolisée chez l'homme, mais à 30% chez le rat et à 90% chez le lapin; un troisième exemple indique que l'acide 4-nitrophenylacétique est excrété inchangé chez l'homme et le singe rhésus, mais converti pour les deux tiers en son conjugué glyciné chez le rat.

L'article insiste aussi sur le fait que les processus de dégradation des toxiques dans l'organisme à savoir soit l'oxydation, soit la réduction, soit l'hydrolyse, sont absolument imprévisibles à l'intérieur de chaque espèce. Prenant l'exemple de l'hydroxylation, il démontre qu'il y a pour chaque espèce une variabilité quant au type de composé aromatique hydroxylé, mais aussi quant à la position de fixation du radical hydroxyle.

Les mêmes conclusions d'imprévisibilité et de totale variabilité sont tirées pour la deuxième phase de détoxication, à savoir la conjugaison, mais l'article insiste là sur une variabilité moins évidente à déterminer à première vue, à savoir celle qui existe entre l'homme

et le singe pourtant présenté comme notre très proche cousin, voire notre alter ego pour les besoins de ces expériences.

Je ne reprends qu'un seul exemple parmi plusieurs, tous aussi indicatifs de cette variabilité interspécifique.

L'homme conjugue l'entièreté de l'acide phénylacétique avec la glutamine, alors que la plupart des non-primates le font avec la glycine.

Les "old world monkeys" (rhésus, babouins) conjuguent l'acide phénylacétique principalement avec la glutamine, mais un peu de glycine intervient malgré tout.

Un autre exemple permettra de déterminer une nouvelle variabilité entre l'homme et les singes qui lui sont si proches. Cet exemple est celui de l'aromatisation de l'acide quinique.

Cette aromatisation, présente chez l'homme à raison de plus de soixante pour cent, à plus ou moins 45 % chez le singe Rhésus, est pratiquement inexistant chez des singes dits "inférieurs" à savoir le capucin et le marmouset, ainsi que chez les lémuriers et les non-primates.

Les conclusions générales de l'article, qui sont aussi les conclusions de ce meeting et qui seront également les miennes sont qu'il existe une "tremendous species variation", qu'aucun animal ne pourra jamais remplacer l'homme et que tout au plus, par chance, une espèce, sans jamais préjuger de laquelle, pourra présenter une réaction métabolique plus ou moins comparable à celle de l'homme.

Et, en conclusion de conclusion, et je rappelle qu'il s'agissait d'un **meeting organisé par une grosse firme pharmaceutique, je reprends leurs propres termes finaux:**

"KNOW THEN THYSELF, PRESUME NOT GOD TO SCAN, THE PROPER STUDY OF MANKIND IS MAN." Alexander Pope.



asbl S.E.A. - S.E.D. vzw - B.P.627 - 5000 Namur 2
Tél: 081/26.26.90 - compte: 068-2031082-26

**OPPRESSION DES
EXPERIENCES SUR L'
ANIMAL VIVANT**

